



HAL
open science

Ce que la Merteuil dit des vieilles femmes

Nicolas Fréry

► **To cite this version:**

Nicolas Fréry. Ce que la Merteuil dit des vieilles femmes. Aurélie Chatenet-Calyste, Florence Magnot-Ogilvy, Clémence Aznavour, Marion Bally. Regards sur le vieillissement féminin de l'âge classique au romantisme, A paraître. hal-04784585

HAL Id: hal-04784585

<https://hal.science/hal-04784585v1>

Submitted on 20 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Ce que la Merteuil dit des vieilles femmes »

Nicolas Fréry
(Université Gustave Eiffel)

« Ce que la Merteuil dit des vieilles femmes » : c'est sur ces mots que se conclut la dernière section, intitulée « Caractères », des notes de Baudelaire sur *Les Liaisons Dangereuses*¹. L'auteur des *Fleurs du Mal*, que Laurent Versini tient pour « l'un des admirateurs les plus lucides² » de Laclos, s'est montré particulièrement attentif au discours sur la vieillesse féminine qui s'ébauche dans *Les Liaisons Dangereuses*. Baudelaire ne se contente en effet pas de relever « le portrait des vieilles femmes, bonnes et tendres, fait par la Merteuil », il célèbre ce « vieux pastel, charmant portrait à barbes et à tabatière³ » qu'offre Laclos en la personne de Mme de Rosemonde. Sans doute ces observations peuvent-elles s'expliquer par le rôle que les « Ève octogénaires » tiennent dans l'univers esthétique et moral du poète des « Petites Vieilles⁴ ». En dépit de la misogynie dont on sait qu'il fait par ailleurs preuve, Baudelaire se reconnaît une « irrésistible sympathie pour les vieilles femmes⁵ », au point que Proust relève combien, dans *Les Tableaux Parisiens*, le poète « est dans le corps des petites vieilles, frémit avec leurs nerfs, frissonne avec leurs faiblesses⁶ ». L'évocation d'un « vieux pastel » du siècle passé n'est pas du reste sans résonner avec des vers célèbres du deuxième « Spleen » : « Je suis un vieux boudoir plein de roses fanées [...] / Où les *pastels plaintifs* et les pâles Boucher / Seuls, respirent l'odeur d'un flacon débouché ». Si ces notes renseignent ainsi au moins autant sur l'imaginaire de Baudelaire que sur celui de Laclos, toujours est-il qu'elles attirent l'attention sur l'originalité de la représentation de la vieillesse féminine dans *Les Liaisons dangereuses*.

Le roman de Laclos comporte en effet une importante digression sur les vieilles femmes – le passage même auquel fait allusion Baudelaire –, dans laquelle Merteuil distingue plusieurs degrés et formes de vieillissement, avant de célébrer les femmes qui parviennent à se réinventer dans leurs vieux jours⁷. *Les Liaisons* insistent par ailleurs sur le pouvoir social détenu pour les aînées : loin qu'elles soient seulement des êtres vulnérables et marginaux, les femmes âgées seraient des figures puissantes qu'il importe de ménager. Enfin et surtout, Laclos est l'un des rares romanciers de son siècle à investir une femme d'un grand âge – la « vieille tante » octogénaire de Valmont – d'un rôle narratif et moral complexe. Mme de Rosemonde, que l'on ne saurait rattacher ni au stéréotype de la vieillesse risible ni à celui, plus souvent décliné au masculin, de la vieillesse vénérable, peut sembler une figure de second plan. Ce serait toutefois oublier sa position de surplomb, sa clairvoyance plus aigüe que celle des autres personnages, et son statut de dépositaire, à la fin du roman, de la correspondance de Merteuil et Valmont. Ses lettres permettent d'interroger les effets du corps vieillissant sur l'échange épistolaire : missives abrégées ou dictées à cause de la main qui tremble, de la vue qui faiblit. C'est que Laclos est aussi l'auteur, dans *Des femmes et de leur éducation*, d'un chapitre intitulé « De la vieillesse et de la mort » où il décrit avec précision le

¹ Baudelaire, *Notes sur Les Liaisons Dangereuses*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », éd. Claude Pichois, 1976, t. II, p. 70.

² Laurent Versini, Préface aux *Œuvres Complètes* de Laclos, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1979, p. IX. Toutes les références aux textes de Laclos proviennent de cette édition.

³ Baudelaire, *Notes sur Les Liaisons Dangereuses*, éd. cit., p. 70.

⁴ Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*, « Les Petites Vieilles », v. 83.

⁵ Baudelaire, « Pensée d'album », dans *Œuvres Complètes*, éd. cit., t. II, p. 37.

⁶ Proust, *Contre Sainte-Beuve*, Paris, Gallimard, « Folio Essais », 1954, p. 170.

⁷ *Les Liaisons Dangereuses*, lettre 113, p. 261-262.

dépérissement physique tout en tenant, en marge de réflexions plus convenues, un discours qui s'écarte de certains poncifs sur la vieillesse féminine⁸.

Nous commencerons par étudier la confrontation qu'orchestre Laclos entre un point de vue masculin – celui de Valmont – et un point de vue féminin – celui de Merteuil – sur le prétendu raidissement moral occasionné par l'âge. Il faut ensuite revenir sur la figure singulière qu'est Mme de Rosemonde, en commentant son rôle dans l'architecture de l'œuvre, le ton qui lui est propre dans ce roman qui promeut la « variété des styles⁹ » comme principe esthétique, et le discours sur la vieillesse et la différence des sexes dont elle est la porte-parole. Nous proposons enfin de mettre en perspective cette pensée du vieillissement féminin en nous appuyant sur le traité *Des femmes et de leur éducation* et, dans la continuité des analyses de Joan Stewart¹⁰, sur la correspondance que le romancier entretient en avril 1782 avec une autrice de soixante-dix ans qui réagit « en qualité de femme¹¹ » à sa lecture des *Liaisons Dangereuses* : Marie-Jeanne Riccoboni.

LA VIEILLESSE FÉMININE EN DÉBAT : LA LETTRE 113

C'est dans la lettre 113, soit au début du dernier tiers du roman, que prend place la digression – présentée comme telle, la formule de clôture « je reviens donc¹² » soulignant l'effet de décrochage –, que Mme de Merteuil consacre à la vieillesse féminine. Il s'agit pour l'épistolière de répondre à une lettre-pivot, la lettre 110, où Valmont, après avoir détourné une citation de *La Nouvelle Héloïse*, déplore que la Présidente ait choisi pour confidente Mme de Rosemonde plutôt que Mme de Volanges, au motif que « plus les femmes vieillissent, plus elles deviennent rêches et sévères¹³ ». C'est cette maxime, qui peut rappeler certains énoncés de La Rochefoucauld (« les défauts de l'esprit augmentent en vieillissant comme ceux du visage¹⁴ »), que la Marquise s'emploie à réfuter méthodiquement, en invalidant la corrélation entre vieillesse et sévérité.

L'épistolière, raisonnant en moraliste, s'appuie sur une double distinction : d'une part elle oppose les « femmes de quarante à cinquante ans » et les « vieilles femmes », d'autre part elle identifie, au sein de la catégorie des vieilles femmes, deux manières antithétiques d'employer ses vieux jours. C'est selon elle au sein de la catégorie des femmes de quarante à cinquante ans – dont fait logiquement partie Mme de Volanges – que se rencontre la sévérité que Valmont redoute à tort chez sa tante octogénaire. La raison en serait que c'est le *vieillessement* qui suscite l'amertume plutôt que le *grand âge*, autrement dit le processus en cours plutôt que l'état effectif. Les femmes entre deux âges, d'après cette typologie assénée non sans brutalité, se montreraient acariâtres parce qu'elles souffrent d'un état transitoire où elles assistent à leur propre métamorphose sans avoir fait le deuil de leurs attraits. Or, loin que cette sévérité s'accroisse ensuite avec l'âge, elle s'atténuerait chez les vieilles femmes, que Merteuil partage à leur tour en deux classes. L'épistolière se désintéresse de la première catégorie, qu'elle ravale à un vide existentiel qui exclurait l'animosité¹⁵. En revanche, elle

⁸ Laclos, *Des Femmes et de leur éducation*, dans *Œuvres Complètes*, éd. cit., p. 404-406.

⁹ « Ces défauts sont peut-être rachetés, en partie, par une qualité qui tient de même à la nature de l'Ouvrage : c'est la variété des styles » (Préface du rédacteur, dans *Œuvres Complètes*, éd. cit., p. 7).

¹⁰ Joan Hinde Stewart, *The Enlightenment of age: Women, letters and growing old in eighteenth century France*, Oxford, Voltaire Foundation, 2010, p. 182 sq.

¹¹ « C'est en qualité de femme, Monsieur, de française, de patriote zélée pour l'honneur de ma nation, que j'ai senti mon cœur blessé du caractère de Madame de Merteuil » (Lettre de Marie-Jeanne Riccoboni à Laclos du 14 avril 1782, dans Laclos, *Œuvres Complètes*, éd. cit., p. 759).

¹² *Les Liaisons Dangereuses*, lettre 113, p. 262.

¹³ *Ibid.*, lettre 110, p. 254.

¹⁴ La Rochefoucauld, *Maximes*, §112.

célèbre la deuxième classe de femmes, selon elle plus rares, dont Mme de Rosemonde serait la parfaite représentante.

Ces femmes sauraient en effet faire de la vieillesse l'occasion d'une seconde naissance. Selon la formule remarquable de Merteuil, elles parviennent à « se créer une existence¹⁶ » nouvelle. L'idéal ébauché est bien celui d'une réinvention de soi dans ses vieux jours. La Marquise insiste sur *l'esprit* de ces femmes, dans tous les sens du terme : acuité du jugement et enjouement. La gaieté de Mme de Rosemonde est en effet une détermination importante du personnage, qui contraste à la fois avec les accents tragiques de la Présidente, avec l'aigreur de Mme de Volanges et avec l'ironie acide des deux libertins. Surtout, Merteuil souligne que ces vieilles femmes qui ne vivent pas l'âge comme un fardeau se distinguent par une qualité qui est tout l'inverse de la sévérité, à savoir *l'indulgence*. À cet égard, cette lettre résonne avec d'autres, où Tourvel qualifie Rosemonde d'« indulgente amie, confidente de [s]a faiblesse », voire d'« indulgente mère¹⁷ ». C'est bien à la figure de la « mère indulgente », qui avait pu inspirer des représentations picturales¹⁸, que se rattache Rosemonde. Dès le début du roman, la valeur et les écueils de l'indulgence sont objet de débat. Dans la lettre 32 de Mme de Volanges, où figure la première occurrence de l'expression « liaison dangereuse », la mère de Cécile écrivait : « je ne vois plus en l'indulgence qu'une faiblesse dangereuse, quand elle nous mène à traiter de même le vicieux et l'homme du bien¹⁹ ». *Les Liaisons Dangereuses* pourraient-elles être sous-titrées *Les dangers de l'indulgence* ? Dans la lettre 113, Merteuil souligne en effet combien l'indulgence risque de se muer en *facilité*, la qualité et le défaut se touchant de bien près.

Dans les lignes qui suivent, Merteuil revient à une question qui lui est chère : « l'utilité des suffrages » des vieilles femmes. Dès la première lettre de la seconde partie, la Marquise insistait en effet sur la nécessité de ménager les doyennes : « vous êtes cause que je suis arrivée *indécemment* tard chez Mme de Volanges, et que toutes les vieilles femmes m'ont trouvée *merveilleuse*. Il m'a fallu leur faire des cajoleries toute la soirée pour les apaiser²⁰ ». L'épistolière cite ironiquement le jargon des vieilles femmes, le cliché « indécemment tard » prêtant d'autant plus à sourire que les respectables convives ignorent l'*indécence* véritable des menées de Merteuil. Il s'ensuit un aphorisme célèbre : « il ne faut pas fâcher les vieilles femmes ; ce sont elles qui font la réputation des jeunes²¹ ». On ne saurait mieux prendre le revers de la thèse, défendue par exemple par Diderot dans « Sur les femmes », d'une nullité sociale des femmes âgées. Frappante dans sa forme et dans son contenu, la formule de Laclos trouvera une postérité, y compris chez une autrice comme Félicité de Genlis dans son *Petit La Bruyère* : « on recommandait beaucoup avec raison en France aux jeunes gens qui entraient dans le monde de montrer [...] une extrême déférence aux vieillards et surtout aux vieilles femmes. Ce sont elles qui font la réputation des débutants²² ». Il est remarquable que dans *Le Lys dans la vallée*, Balzac fasse tenir un discours voisin à Henriette de Mortsau dans la lettre où elle se fait le Mentor de Félix :

Les femmes influentes sont les vieilles femmes, elles vous apprendront les alliances, les secrets de toutes les familles, et les chemins de traverse qui peuvent vous mener rapidement au but²³.

¹⁵ « Sans idées et sans existence, elles répètent, sans le comprendre et indifféremment, tout ce qu'elles entendent dire, et restent par elles-mêmes absolument nulles » (*Les Liaisons Dangereuses*, lettre 113, p. 261).

¹⁶ *Ibid.*, lettre 113, p. 262.

¹⁷ *Ibid.*, lettre 102 (p. 232) ; lettre 108 (p. 249).

¹⁸ Voir le tableau de Pierre-Alexandre Wille, *La mère indulgente* (1772), que Florence Fresneau cite dans sa contribution au présent volume.

¹⁹ *Ibid.*, lettre 32, p. 64.

²⁰ *Ibid.*, lettre 51, p. 105.

²¹ *Ibid.*

²² *Esprit de Mme de Genlis*, Paris, Maradan, 1806, p. 317.

²³ Balzac, *Le Lys dans la Vallée*, éd. Gisèle Séginger, Paris, Le Livre de Poche, 1995, p. 280.

Les conclusions de la vertueuse Henriette rejoignent celles de la machiavélique Merteuil. Encore la marquise souligne-t-elle cyniquement que c'est *malgré elles* que les vieilles femmes peuvent se révéler d'un grand secours. Dans cette ample remontée à la racine du mal qu'est la lettre 81, Merteuil relève en effet que les aïeules qui se piquent le plus de vertu sont celles qui ont facilité à leur insu son itinéraire dans le vice : « ces reconnaissantes duègnes s'établirent mes apologistes ; et leur zèle aveugle pour ce qu'elles appelaient leur ouvrage, fut porté au point qu'au moindre propos qu'on se permettait sur moi, tout le parti prude criait au scandale et à l'injure²⁴ ». Toute l'ironie est que les duègnes se targuent de voir en Merteuil leur « ouvrage », alors même que la Marquise proclamait fièrement, en Pygmalion d'elle-même : « je puis dire que *je suis mon ouvrage*²⁵ ».

Si d'après d'autres lettres c'est par strict intérêt que Merteuil cultive l'amitié de ses aînées, la lettre 113 identifie un motif contraire : l'inclination. Merteuil va jusqu'à conclure sa digression par une boutade, où l'humour complice l'emporte sur l'habituelle ironie qui triomphe sous sa plume : « je m'arrête là : car à présent que vous vous enflamez si vite et si moralement, j'aurais peur que vous ne devinssiez subitement amoureux de votre vieille tante²⁶ ». C'est que l'une des originalités majeures de cette lettre est de comporter un portrait élogieux, de la part de Merteuil, d'une autre femme. La lettre 81 avait présenté une Marquise qui désire prendre sa revanche sur une société dominée par les hommes, mais sans manifester la moindre solidarité envers les personnes de son sexe, auxquelles elle s'estime infiniment supérieure²⁷. Ainsi la vieille tante échapperait-elle au mépris que Merteuil professe envers les autres femmes. Comment comprendre cette affinité que l'héroïne de Laclos se reconnaît avec une certaine classe de femmes âgées ? La question de l'âge de Mme de Merteuil a, on le sait, fait couler beaucoup d'encre en raison du débat suscité par le choix d'une femme mûre – Glenn Close – plutôt que d'une femme de vingt à vingt-cinq ans pour interpréter la Marquise dans le film de Stephen Frears. Si Laurent Versini a dénoncé un contresens flagrant, Jean Goldzink rappelle que « la signification symbolique des âges change avec l'histoire et les transformations sociales²⁸ ». Le problème peut être posé différemment, en s'interrogeant moins sur l'âge, effectif ou symbolique, de Merteuil qu'en se demandant *quelle Merteuil âgée* Laclos peut donner à imaginer dans un avenir de l'intrigue, de même que chez Molière se profile fugitivement l'image d'une Célimène dont la jeunesse se serait évanouie (« je ne dis pas qu'un jour je ne suive vos traces / L'âge amènera tout [...]»²⁹). À cet égard, il est suggestif que des romanciers ultérieurs aient pu peindre une Merteuil d'un âge canonique, comme la Thérèse nonagénaire, évidente descendante de l'héroïne de Laclos, à laquelle Giono donne la parole en 1949 dans *Les Âmes Fortes*³⁰. On gagne en outre à rappeler un témoignage de Stendhal sur l'une des possibles clefs de la Marquise de Merteuil :

Je n'avais vu le monde que chez Mme de Montmaur, l'original de la Mme de Merteuil des *Liaisons Dangereuses*. Elle était vieille maintenant, riche et boiteuse. Cela j'en suis sûr ; quant au moral, elle

²⁴ *Les Liaisons Dangereuses*, lettre 81, p. 174.

²⁵ *Ibid.*, p. 170.

²⁶ *Les Liaisons Dangereuses*, lettre 113, p. 262.

²⁷ « Mais moi, qu'ai-je de commun avec ces femmes inconsidérées ? », déclare Merteuil, fière de « s'être élevée au-dessus des autres femmes par [s]es travaux pénibles » (Lettre 81, p. 177).

²⁸ Jean Goldzink, *Le Vice en bas de soie ou le roman du libertinage*, Paris, José Corti, 2001, p. 41.

²⁹ Molière, *Le Misanthrope*, acte III, sc. 4, v. 983-984.

³⁰ Dans son deuxième récit (*Les Âmes Fortes*, Paris, Gallimard, « Folio », p. 271-332), Thérèse rapporte avec délectation une ascèse dans le mal qui résonne de près avec la lettre 81 des *Liaisons Dangereuses*. Il s'agit bien de se mettre à l'épreuve (« je m'essayais à de petites choses [...], et à beaucoup d'autres qui feraient trop long », p. 300), de maîtriser son corps (« mon corps me foutait la paix », p. 326), de parvenir à un parfait art de la dissimulation. Voir Denis Labouret, *Intérieur nuit. Lire Les Âmes Fortes de Jean Giono*, Rouen, PURH, 2016, p. 119-120.

s'opposait à ce qu'on ne me donnât qu'une moitié de noix confite quand j'allais chez elle au Chevallon, elle m'en faisait toujours donner une tout entière³¹.

Une Merteuil devenue une aimable vieille dame, qui se laisse attendrir par les enfants : il y a dans ce portrait une désacralisation savoureuse de la brillante libertine des *Liaisons*.

« SON CORPS SEUL A QUATRE-VINGT ANS ; SON ESPRIT N'EN A QUE VINGT » : PORTRAIT D'UNE
OCTOGÉNAIRE

La digression de la lettre 113 prend son sens à la lumière du rôle narratif, moral et symbolique dont Laclos investit dans son roman une octogénaire, la « vieille tante » de Valmont. Mme de Rosemonde pourrait paraître le personnage le plus en retrait au sein du septuor de personnages principaux des *Liaisons*. Il faut attendre la troisième partie du roman pour lire une lettre de sa plume et le roman n'en compte que neuf au total. Si elle est mentionnée dans la première phrase de la première lettre de Merteuil, c'est pour alimenter un trait cinglant : « revenez, mon cher Vicomte, revenez : que faites-vous, que pouvez-vous faire chez une vieille tante dont tous les biens vous sont substitués³² ? ». La tante octogénaire ne serait-elle guère qu'une figure de second plan, impuissante face au drame qui se joue ? Alain Vaillant a en réalité souligné, avec d'autres critiques, combien Mme de Rosemonde est un « personnage beaucoup moins secondaire qu'il n'y paraît³³ ». L'intrigue se déroule dans son château ; elle devient la confidente de Mme de Tourvel (« grande révolution³⁴ », selon le mot de Valmont, équivalente à la disparition de Sophie Carnay³⁵) ; elle détient à la fin du roman un rôle judiciaire, en renonçant finalement à poursuivre Danceny en justice. On ne saurait trop souligner, avec René Démoris, qu'en tant que « dépositaire des lettres », elle peut passer pour un « double de l'auteur³⁶ ». D'après la fiction développée dans l'une des dernières notes du « rédacteur³⁷ », le recueil serait en effet formé des lettres confiées à la vieille tante, qui survit à la mort de Valmont et de la Présidente, non moins qu'à la mort sociale de Merteuil et de Cécile. *Les Liaisons Dangereuses*, ou le portrait de l'artiste en vieille femme ? Rosemonde est en tout cas à bien des égards au cœur du « monde³⁸ » imaginé par Laclos dans *Les Liaisons dangereuses*.

L'âge de Mme de Rosemonde (quatre-vingt quatre ans) est, avec ceux de Cécile (quinze ans) et de Mme de Tourvel (vingt-deux ans), le seul à être renseigné avec précision, dès la huitième lettre. Stephen Frears a respecté rigoureusement cette indication en confiant le rôle de Rosemonde à une actrice, Mildred Natwick, de quatre-vingt trois ans. Dans ses lettres, la vieille tante ne cesse d'insister elle-même sur sa qualité d'octogénaire : « je vivrais quatre-vingt autres années, que je n'oublierais pas l'impression que m'a faite cette triste scène³⁹ ». Ce grand âge a des conséquences sur l'échange épistolaire que Laclos décline avec soin : la lettre 103 est abrégée à cause de la mauvaise vue de l'épistolière et de sa main tremblante ; la lettre

³¹ Stendhal, *Œuvres Intimes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1982, p. 896.

³² *Les Liaisons Dangereuses*, lettre 2, p. 13.

³³ Alain Vaillant, *L'Amour-fiction. Discours amoureux et poétique du roman à l'époque moderne*, Presses Universitaires de Vincennes, 2002, p. 109.

³⁴ *Les Liaisons Dangereuses*, lettre 110, p. 254.

³⁵ La lettre 75 est la dernière lettre qu'adresse Cécile à Sophie Carnay. En choisissant pour confidente Mme de Merteuil plutôt que son amie de couvent, la jeune ingénue progresse dans la perdition.

³⁶ René Démoris, « La symbolique du nom de personne dans *Les Liaisons Dangereuses* », *Littérature*, 1979, n°36, p. 112.

³⁷ *Les Liaisons Dangereuses*, lettre 169, p. 374.

³⁸ « Quand au segment *monde*, il pourrait être une allusion indirecte à la fonction « englobante » de la tante de Valmont », note René Démoris, art. cit., p. 112.

³⁹ *Les Liaisons Dangereuses*, lettre 122, p. 280.

112 est dictée par Rosemonde à sa femme de chambre. Toute longue lettre de la vieille tante doit sa solennité à l'effort qu'elle lui coûte, comme dans la lettre 122 : « je me suis reprise à quatre fois pour écrire cette longue lettre, que je ferais plus longue encore, sans la fatigue que je ressens⁴⁰ ». Nul personnage ne permet autant que Rosemonde « d'inscrire le corps⁴¹ » dans la correspondance. L'octogénaire donne au romancier l'occasion de tirer parti de certaines potentialités du genre épistolaire, notamment en matière de travail sur la discontinuité et la concomitance. Ainsi, privée de l'usage de son bras, Mme de Rosemonde adresse à Mme de Tourvel des compliments sur sa « courageuse résistance » qui lui parviennent le lendemain de sa reddition. Ce contretemps est d'une ironie acide que Laclos fait relever à la Présidente elle-même⁴².

Si le romancier insiste sur le corps vieillissant de Mme de Rosemonde, il imagine cependant, contre une ample tradition de représentation de la vieillesse féminine, une octogénaire chez qui le grand âge n'entrave pas l'agilité de l'esprit. La déclaration essentielle est à cet égard celle de Tourvel : « son corps seul a quatre-vingt quatre ans ; son esprit n'en a que vingt⁴³ ». Les lettres de Rosemonde se caractérisent en effet par une vivacité et une malice que Laurent Versini a apparentées au style de Sévigné⁴⁴. Rosemonde, loin d'être une Pernelle figée dans des conceptions archaïques, serait une charmante représentante du « temps passé⁴⁵ ». Son âge canonique lui octroie une expérience des choses humaines dont témoigne d'emblée la première phrase de sa première lettre : « j'ai été, ma chère Belle, plus affligée de votre départ que surprise de sa cause ; une longue expérience, et l'intérêt que vous inspirez, avaient suffi pour m'éclairer sur l'état de votre cœur⁴⁶ ». Cette sagesse, au moins relative, permet à Rosemonde de faire non seulement figure de mère de substitution (la relation filiale harmonieuse qu'elle entretient avec la Présidente s'oppose à celle, dégradée, qui lie Mme de Volanges et sa fille), mais encore de se présenter, dans la lettre 126, comme un « médecin⁴⁷ » qui dispenserait des remèdes contre la maladie d'amour.

Encore faut-il s'interroger sur les conseils que dispense cette « mère confidente », et sur leur part d'ambiguïté. Une phrase souvent citée laisse croire à tort que la posture de la doyenne des *Liaisons* est avant tout moralisatrice. Écrivant à Danceny à la fin du roman, elle s'autorise de son grand âge pour tirer une leçon sévère : « si vous permettez à mon âge une réflexion qu'on ne fait guère au vôtre, c'est que, si on était éclairé sur son véritable bonheur, on ne le chercherait jamais hors des bornes prescrites par les Lois et la Religion⁴⁸ ». En réalité, Mme de Rosemonde incarne moins l'autorité de la loi et de l'Église qu'une tendresse souriante qui relève – nous l'avons dit – de l'indulgence. « La vertu a aussi ses faiblesses », écrit Merteuil à propos de la vieille tante⁴⁹, et c'est ce manque de fermeté que reconnaît Rosemonde lorsqu'elle confie à la Présidente : « j'avoue aimer mon neveu peut-être avec faiblesse⁵⁰ ». Si Laclos efface habilement toute correspondance entre la tante et son dangereux

⁴⁰ *Ibid.*, p. 282.

⁴¹ Comme l'analyse Clémence Aznavour dans une étude à laquelle nous renvoyons, préparée en même temps que la présente contribution : « Écrire à 84 ans : Madame de Rosemonde ou la parole restreinte », dans *Désirés, désirants, indésirables : corps et âges des femmes en littérature du Moyen Âge à nos jours*, Publications numériques du CÉRÉDI, 2024 (<http://publis-shs.univ-rouen.fr/ceredi/index.php?id=1746>).

⁴² « Je n'ai reçu qu'hier, Madame, votre tardive réponse. Elle m'aurait tuée sur le champ, si j'avais eu encore mon existence en moi » (*ibid.*, lettre 128, p. 299).

⁴³ *Ibid.*, lettre 8, p. 25.

⁴⁴ La plus célèbre épistolière du Grand Siècle est citée ironiquement dans la lettre 104 : « nous ne sommes plus au temps de Mme de Sévigné » (*ibid.*, p. 236).

⁴⁵ *Ibid.*, lettre 103, p. 233.

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ *Ibid.*, lettre 126, p. 297.

⁴⁸ *Ibid.*, lettre 171, p. 387.

⁴⁹ *Ibid.*, lettre 113, p. 261.

⁵⁰ *Ibid.*, lettre 126, p. 297. Mme de Tourvel renchérit sur cette expression : « vous aimez votre neveu, dites-vous, peut-être avec faiblesse ? Ah ! Si vous le connaissiez comme moi ! Je l'aime avec idolâtrie, et bien moins encore

neveu, il montre cependant comment l'affection de Rosemonde pour Valmont précipite l'issue fatale. La vieille tante, en mettant insuffisamment en garde la Présidente, joue un rôle dans la mécanique tragique qu'il ne faut ni majorer ni minorer. Le majorer en la présentant, tels certains critiques, comme une quasi-entremetteuse ; le minorer en se bornant à voir en elle, après Baudelaire, une « charmante⁵¹ » vieille femme en retrait de l'intrigue. Sans doute y-a-t-il chez elle cette « complicité indulgente et maladroite » qu'identifie Marguerite-Marie Stevens⁵², et qui aboutit au drame autant que la pruderie d'une Mme de Volanges. Dans ce roman dont la signification morale est fuyante, Laclos se garde de présenter univoquement Mme de Rosemonde comme un modèle irréprochable.

MME DE ROSEMONDE AU-DELÀ DES *LIAISONS*

Pour comprendre l'originalité de ce personnage d'octogénaire, des réflexions de Laclos extérieures aux *Liaisons Dangereuses* offrent un éclairage fécond. C'est notamment le cas de deux textes qui entretiennent des liens étroits avec le roman, à savoir le discours *Des femmes et de leur éducation* et la correspondance de Laclos avec une écrivaine célèbre qui réagit à sa lecture des *Liaisons* : Marie-Jeanne Riccoboni.

Le chapitre VII du discours pédagogique de Laclos, intitulé « De la vieillesse et de la mort », comporte certes de nombreux stéréotypes sur le grand âge, notamment sur la femme qui ne modère pas ses désirs malgré la vieillesse⁵³. La mention de plaisirs substitutifs et la distinction avec l'homme qui peut, « s'il possède un reste de puissance », combler ses désirs, relèvent de même du poncif. Laclos oppose la « femme naturelle » et la « femme sociale », dont le destin serait de devenir sur ses vieux jours « joueuse, médisante ou dévote⁵⁴ », triade héritée de « l'Épître à la mort » composée quelques années plus tôt par l'auteur :

Reconnais, à ce bruit, la foule malheureuse
 Tour à tour médisante, ou dévote, ou joueuse
 De ces femmes, jadis fières de leurs attraits
 Et dont les jours nombreux ont effacé les traits⁵⁵.

Au-delà de ces lieux communs, le chapitre de Laclos peut toutefois retenir l'intérêt à plusieurs titres. Tout d'abord, ce que l'auteur appelle les « infirmités » est détaillé avec une précision notable, sans que l'auteur, contrairement à Jaucourt dans son article « Vieillesse », insiste sur le dépérissement féminin plutôt que masculin : « les cheveux blanchissent, les dents tombent, les chairs mollissent, la peau se ride⁵⁶ [...] ». Laclos distingue les maux inévitables des maux simplement fréquents, tels gouttes et rhumatismes, dont Mme de Rosemonde fait mention dans les *Liaisons*. La réflexion sur le subjectif et l'objectif, par ailleurs, est suggestive : le vieillard « croit que les objets le fuient et ne s'aperçoit pas que c'est lui qui s'éloigne ». Il attribue à l'extériorité ce qui s'avère être une mutation des dispositions intérieures.

On peut surtout s'attarder sur l'éloge de la femme naturelle, que Laclos définissait dès le chapitre 2, en « mettant au féminin les postulats de Rousseau⁵⁷ », comme « un être libre et

qu'il ne le mérite » (*ibid.*, p. 307-308).

⁵¹ L'adjectif qu'emploie Baudelaire (*Notes sur Les Liaisons Dangereuses*, dans éd. cit., p. 70) paraît issu de la lettre 8 de Mme de Tourvel : « cette femme est toujours charmante ; son grand âge ne lui fait rien perdre ».

⁵² Marguerite-Marie D. Stevens, « Baudelaire lecteur de Laclos », *Études françaises*, vol. 5, n°1, février 1969, p. 8.

⁵³ Laclos, *Des femmes et de leur éducation*, dans *Œuvres complètes*, op. cit., p. 405.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 406.

⁵⁵ Laclos, « Épître à la mort », dans *Œuvres complètes*, op. cit., p. 550.

⁵⁶ Laclos, *Des femmes et de leur éducation*, p. 404.

⁵⁷ D'après la note de Laurent Versini (*ibid.*, p. 1421).

puissant⁵⁸ ». De la femme naturelle, qui redouterait moins que les hommes la mort, Laclos écrit : « elle finit plutôt qu'elle ne meurt⁵⁹ ». Cette distinction peut être rapprochée de celle de Marivaux dans *La Vie de Marianne* : « on eût plutôt dit : elle ne vit plus, qu'on eût dit : elle est morte⁶⁰ ». La mort serait moins une interruption qu'une conclusion savamment ménagée. C'est que la femme naturelle, d'après Laclos, « si elle a l'agonie du corps, n'a pas celle de l'esprit ». La phrase est l'évident répondant de celle de Tourvel sur Rosemonde : « son corps seul a quatre-vingt quatre ans ; son esprit n'en a que vingt ». Alors qu'Anne-Thérèse de Lambert, dans son *Traité de la vieillesse*, pouvait citer Montaigne arguant que « la vieillesse attache plus de rides à l'esprit qu'au visage⁶¹ », il s'agit de penser un grand âge qui loin de compromettre les facultés spirituelles leur permettrait de s'épanouir. La vieillesse n'est pas exclusivement pensée en termes de *perte*, comme en témoigne l'éloge de Mme de Rosemonde par Mme de Tourvel : « son grand âge ne lui fait rien perdre⁶² ».

De Mme de Rosemonde il est explicitement question dans un second texte qu'il convient de considérer, et auquel Laclos tenait assez pour le publier en annexe de l'édition de 1787 des *Liaisons* : la correspondance avec Marie-Jeanne Riccoboni. L'écrivaine, née en 1713, était en effet en 1782 une figure littéraire de premier plan, dont Laclos avait adapté quelques années plus tôt le roman *Ernestine* et dont il semble s'être à nouveau inspiré dans *Les Liaisons*⁶³. Dans sa première lettre, Laclos répond à l'indignation que Merteuil suscite chez sa lectrice en insistant sur deux autres figures féminines :

Si les étrangers apportent dans ce pays la crainte salutaire des Merteuil, en sentiront-ils moins le prix des Tourvel et des Rosemonde ; et se plaindra-t-on d'eux s'ils jugent les femmes d'après ce qu'en dit cette même Mme de Rosemonde, lettre CXXX⁶⁴.

En recourant à une antonomase qui hausse ses personnages au rang de type (« les Merteuil, les Tourvel et les Rosemonde »), Laclos identifie la Présidente et la vieille tante comme les deux figures rayonnantes du roman. C'est surtout sur Mme de Rosemonde qu'il met l'accent, en invoquant une lettre, la lettre 130, qui serait comme le pendant des deux lettres de Merteuil que le paratexte des *Liaisons Dangereuses*⁶⁵ identifie comme les plus scandaleuses du roman, la lettre 81 et la lettre 85. Or, comme l'a souligné Joan Stewart⁶⁶, ces références à Rosemonde sont d'autant plus stratégiques que des liens complexes se nouent entre la tante octogénaire et l'écrivaine de soixante-dix ans. Que la romancière se dise blessée « en qualité de femme⁶⁷ » par l'immoralité de Merteuil peut rappeler la déclaration de Rosemonde découvrant les méfaits de la Marquise : « on rougit d'être femme, quand on en voit une capable de semblable excès⁶⁸ ». Riccoboni se présente elle-même à son correspondant comme « une femme dont il a pu entendre parler à sa grand-mère⁶⁹ ». Laclos souhaitait-il instaurer un effet de connivence avec sa lectrice en insistant sur la figure de Mme de Rosemonde ? On peut, avec Joan Stewart, le supposer, même si Riccoboni se garde finalement de renchérir sur ces arguments de Laclos.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 393.

⁵⁹ *Ibid.*

⁶⁰ *La Vie de Marianne*, éd. Frédéric Deloffre, Paris, Classiques Garnier, 1990, p. 350.

⁶¹ Montaigne, *Essais*, éd. Emmanuel Naya, Delphine Reguig, Alexandre Tarrête, Paris, Gallimard, « Folio classique », III. 2, p. 53.

⁶² *Les Liaisons Dangereuses*, lettre VIII, p. 25.

⁶³ Voir Flavien Falantin, « De Raisel à Tourvel. Mme Riccoboni et les futures *Liaisons Dangereuses* de Laclos », *Revue italienne d'études françaises* [en ligne], n°5, 2015. URL : <http://journals.openedition.org/rief/1030>

⁶⁴ *Correspondance entre Mme Riccoboni et M. de Laclos*, éd. cit., p. 758.

⁶⁵ Voir la note du « rédacteur » en marge de la lettre 168, éd. cit., p. 371.

⁶⁶ Joan Stewart, *The Enlightenment of age*, op. cit., p. 184.

⁶⁷ *Correspondance entre Mme Riccoboni et M. de Laclos*, éd. cit., p. 759.

⁶⁸ *Les Liaisons Dangereuses*, lettre 171, p. 378.

⁶⁹ *Correspondance entre Mme Riccoboni et M. de Laclos*, éd. cit., p. 762.

La lettre 130 de Mme de Rosemonde est la seule lettre à laquelle le romancier se réfère nommément dans sa correspondance avec Riccoboni. Or, cette lettre, que Laurent Versini tient pour « la lettre la plus authentiquement féministe⁷⁰ » des *Liaisons Dangereuses*, est avec la lettre 81 celle qui aborde le plus frontalement la question de la différence des sexes. Mme de Rosemonde y souligne la supériorité des femmes en matière d'amour véritable. C'est le souci de l'autre et non la satisfaction égoïste qui les guiderait : « l'homme jouit du bonheur qu'il ressent et la femme de celui qu'elle procure⁷¹ ». Rosemonde en tire une justification partielle de la coquetterie, « si souvent reprochée aux femmes⁷² » alors même qu'elle découle de ces principes. Cette argumentation peut être comparée à celle de Marivaux donnant, à la suite d'Anne-Thérèse de Lambert, la parole aux femmes dans *Le Cabinet du Philosophe* :

Nous accusons les femmes d'être coquettes, d'être fourbes et méchantes. Laissons-les parler là-dessus. Si notre coquetterie est un défaut, tyrans que vous êtes (nous diraient-elles), qui devons-nous en accuser que les hommes ? Nous avez-vous laissé d'autres ressources que le misérable emploi de vous plaire⁷³ ?

Le ton de Rosemonde a beau ne pas être aussi accusateur, la vieille tante déplore, comme les énonciatrices de Marivaux, que la voix publique accable davantage les femmes, en distinguant « pour les hommes seulement, l'infidélité de l'inconstance⁷⁴ ». Les hommes se prévalent de nuances lexicales dont ils sont les seuls bénéficiaires. On songe à la goujaterie avec laquelle Valmont écrit, dans la cruelle ritournelle qu'il envoie à Tourvel : « mais si la nature n'a accordé aux hommes que la constance, tandis qu'elle donnait aux femmes l'obstination, ce n'est pas ma faute⁷⁵ ». C'est ainsi à Rosemonde qu'il revient de porter un regard lucide, complémentaire de celui de Merteuil, sur la condition féminine. Outre son discours sur le grand âge, Laclos confie à la vieille tante un discours original sur l'inégal traitement entre les sexes.

Ainsi peut-on être frappé par la singularité du rôle qu'accorde Laclos à celle qui est assurément l'une des plus remarquables figures de femme âgée dans la fiction française des XVII^e et XVIII^e siècles. Tantôt caution morale, tantôt personnage rendu suspect par sa dangereuse indulgence, Mme de Rosemonde est une création romanesque qui s'affranchit de certains stéréotypes anciens. On insistera, en guise de conclusion, sur son humour – alors que les vieilles femmes sont traditionnellement *objets* de risée – et en miroir sur un silence final auquel le romancier donne une valeur proprement sublime. Lorsque Mme de Volanges tente de deviner les sombres raisons pour lesquelles sa fille aspire au couvent, elle propose un accord avec sa vieille amie, qui est quant à elle instruite des faits : « si mes malheurs excèdent cette mesure, alors je consens à vous laisser en effet ne vous expliquer que par votre silence⁷⁶ ». La note du « rédacteur » est alors d'un laconisme qui touche au sublime : « cette lettre est restée sans réponse⁷⁷ ».

⁷⁰ Laurent Versini, « Le roman le plus intelligent ». *Les Liaisons Dangereuses de Laclos*, Paris, Genève, Slatkine, 1988, p. 132.

⁷¹ *Les Liaisons Dangereuses*, lettre 130, p. 303-304.

⁷² *Ibid.*

⁷³ Marivaux, *Le Cabinet du Philosophe*, 5^e Feuille, dans *Journaux et œuvres diverses*, éd. Frédéric Deloffre et Michel Gilot, Paris, Classiques Garnier, 1988, p. 375.

⁷⁴ *Les Liaisons Dangereuses*, lettre 130, p. 304.

⁷⁵ *Ibid.*, lettre 141, p. 327-328.

⁷⁶ *Ibid.*, lettre 178, p. 381.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 382.